

DEUX CENT CINQUANTE QUATRE COUSINS

Une étude en cours sur la migration
d'un lignage kabyè

Yves MARBUERAT

Les migrations kabyè sont, au Togo, un phénomène d'une importance spectaculaire: 53% des membres de l'ethnie localisés par le recensement de 1970 hors de sa zone d'origine, 63%, à celui de 1981, voilà une proportion qui n'est pas banale, et qui a attiré depuis longtemps l'attention des chercheurs, en particulier Bernard LUCIEN-BRUN⁽¹⁾ et Anne-Marie PILLET-SCHWARTZ⁽²⁾, qui ont minutieusement étudié la question: cette brève observation ne prétend être qu'une illustration de leurs propos.

Peu après mon arrivée dans ce pays que je découvrais, je me suis lié d'amitié avec une famille kabyè, en particulier quelques jeunes gens sympathiques et ouverts, dont les explications sur le devenir des leurs me parurent fort instructives. Pour voir les choses avec plus de précision, je recrutais l'un d'eux, qui présentait les qualités de rigueur nécessaires, comme enquêteur, afin qu'il fit un relevé exhaustif des membres de sa famille, en remontant aussi loin que possible⁽³⁾. Comme il était lycéen, et maintenant instituteur, l'enquête (qui exige un nombre invraisemblable de déplacements) n'a été possible que pendant les congés scolaires, chaque année depuis 1979.

¹LUCIEN-BRUN, B., La colonisation des terres neuves du centre du Togo par les Kabrè et Les Losso, Paris, ORSTOM, 1974, 293p. mult.

²PILLET-SCHWARTZ, Anne-Marie, Les migrations des Kabyè et des Losso: l'ère de la Nouvelle Marche, Lomé, CNRS-ORSTOM, 1984, 325p. mult.

³En abandonnant rapidement les filiations matrilatérales, qui compliquaient trop et sont de moindre importance dans une société fondamentalement patrilineaire et virilocale.

En tirant sur ce fil, je ne m'attendais pas à dévier une pelote aussi monumentale: nous en sommes actuellement à 254 hommes adultes (à partir de 16 ans), qu'accompagnent 244 épouses et 98 filles recensées (certaines ont échappé à l'enquête), soit 596 adultes, flanqués de 301 garçons et 260 fillettes (la sous-déclaration est probable) de moins de 16 ans, soit 1 157 personnes apparentées entre elles. Aux dernières estimations, il manque encore une soixantaine d'hommes, peut-être 300 personnes supplémentaires... Nul doute qu'un tel échantillon soit significatif ⁽¹⁾.

I- UN LIGNAGE KABYE

L'enquête en cours n'a pas encore porté sur les aspects anthropologiques de ce fragment de la société kabyè, dont on trouvera la description chez Jean-Claude PAUVERT⁽²⁾, Claude SAUVAGET ⁽³⁾ ou Raymond VERDIER⁽⁴⁾. On considèrera notre groupe comme un lignage, selon la définition classique qui veut que tous ses membres descendent d'un ancêtre commun par des cheminements généalogiques connus (ou du moins à peu près, car certaines imprécisions semblent parfois subsister). On qualifiera provisoirement de "branches" la première division à partir de l'ancêtre fondateur, car il y a eu là une séparation qui a conduit, apparemment, à des destinées différentes, que nous ne détaillerons pas ici.

Une heureuse surprise de l'enquête a été que les

¹Une inquiétude est venue de ce qu'une partie de la famille est originaire de Pya, le village du Président de la République, ce qui aurait pu avoir certains effets perturbateurs. L'observation montre qu'il n'en est rien (hormis la présence d'un lycée permettant aux jeunes une scolarisation longue sur place.)

²PAUVERT, Jean-Claude, " Migration et droit foncier au Togo", in Cahiers de l'ISEA, n° 166, vol. 9, 1965, pp. 69-89.

³SAUVAGET, Claude, "Boua, village de Koudé, un terroir kabyè", in Atlas des structures agraires au sud du Sahara, n° 16, DRSTON, Paris, 1981, 78p.

⁴VERDIER, Raymond, "Le pays kabyè, cité des dieux, cité des hommes", Paris, Karthala et CNRS, 1982, 211p.

âges, c'est à dire les dates de naissance, paraissent connus avec une assez bonne précision: la jeunesse des Kabyè est rythmée par des classes d'âges ou l'on accède par des rites qui scandent fortement le calendrier. Le plus important est le "whaa", qui fait passer les jeunes "évala" au rang de "kondona", enfin adultes. Cette cérémonie décisive n'a lieu que tous les cinq ans et le terme désigne également l'intervalle quinquennal entre deux initiations. La mémoire collective en est vigoureusement conservée, car chacun se définit ainsi, par rapport à ses camarades d'initiation ou à ceux qui l'ont reçue avant ou après lui. Il est donc possible de remonter le temps avec précision, même si le système n'a pas toujours l'exacte rigueur que mes interlocuteurs lui attribuent. Il est, en tout cas, plausible: nous pouvons admettre les dates de naissance fournies - sur deux siècles - au moins comme un ordre de grandeur.

*
* * *

L'ancêtre fondateur, Tchalin, serait donc né vers 1780, dans la partie occidentale du plus grand des massifs kabyè. Il en descendit pour s'implanter sur le piedmont, y fondant le village - notion peu précise en civilisation d'habitat dispersé - de Lao (ou Loou), aujourd'hui absorbé, sous forme de quartier, dans l'agglomération de Pya⁽¹⁾. Le premier, Tchalin planta ici le petit mil et le gombo, et son souvenir est toujours évoqué par ses descendants lors des prémices de ces récoltes.

Il eut quatre fils (prolifiques): Tchalin Kédépendo (né vers 1800), Tchalin Kpiki (1809), Abalo Yéou (1820), et Kpiki Tchalin (1830). Les deux premiers restèrent à Lao; les deux cadets s'installèrent à Tchitchao, à cinq kilomètres plus au sud, au pied de la pointe ouest du massif de Lama.

Leurs descendances respectives ont été très diverses: un seul fils (né vers 1842) et un unique petit-fils (1872) parvenus à l'âge adulte pour la branche aînée, qui ne compte aujourd'hui que six représentants

¹Localisation sur la carte 7.

mâles adultes (et trois garçonnets). La deuxième branche, par contre, s'est divisée en neuf segments (dont les ancêtres sont nés entre 1842 et 1880), qui totalisent maintenant 57 hommes et 48 garçons. Le troisième fils de Tcholim n'eut que deux descendants (nés en 1840 et 1850), mais ceux-ci sont à l'origine de 76 adultes et 86 enfants mâles. La quatrième branche n'est pas encore complètement recensée: de ses six segments, dont les fondateurs sont nés entre 1860 et 1874 (ce dernier, vieillard presque éteint, vivant toujours au moment de l'enquête, en 1983), seul le premier est complètement enquêté. Il est gigantesque: 85 adultes et 108 garçons à lui seul. Le deuxième et le sixième, inachevé, comptent déjà 30 hommes et 56 garçons.

L'écart entre les générations paraît avoir été très variable, en particulier dans les deux branches aînées (à moins que la mémoire généalogique n'y ait sauté quelques marches), où l'on trouve des écarts de 40, voire 50 et même 60 ans entre le père et ses benjamins. Certes, ce n'est pas biologiquement impossible, mais il s'agit ici, fondamentalement, d'une filiation "sociale", c'est-à-dire admise par la société, prompte à effacer des mémoires de toujours possibles accros à sa vertu d'ensemble ⁽¹⁾.

L'arbre généalogique patrilinéaire de la branche "3" (figure 1) nous servira d'illustration. Aux 162 mâles vivant en 1982 s'ajoutent 37 défunts (en plus de l'ancêtre Tcholim), soit 199 individus répartis en sept générations à partir de celui-là. Dix ans ont séparé les deux fils de la seconde génération, 46 ans les cousins de la troisième (1857 à 1903), 54 ans ceux de la quatrième (1876 à 1930), 58 ceux de la cinquième, mais il n'est pas exclu qu'il y naisse encore des rejetons. La sixième génération a pour doyen un homme né en 1932 et compte une trentaine de moins de 16 ans. La plus jeune ne compte que cinq adultes (nés de 1962 à 1965) face à cinquante-quatre enfants. Il y a, en moyenne, 26 ans d'écart entre chaque père et son fils aîné, mais - si les dates sont exactes - ce chiffre aurait

¹Un homme né en 1925, fils officiel d'un père né en 1858 - 67 ans auparavant - est en fait son petit-fils, né d'une fille contrainte à l'exil par une disette et revenue enceinte. Seul un enquêteur issu du milieu même peut percer ce genre de secret que les familles tiennent pour honteux.

augmente: 21 ans seulement séparent les plus anciennes générations, alors que plus d'un quart des premières paternités se fait après 30 ans parmi les plus récentes.

II-UNE DISPERSION SPECTACULAIRE

Sur 254 cousins adultes originaires de Pya-Lao et de Tchitchao, 28 seulement (11%) habitent effectivement les villages en question. Parmi ceux-ci, il n'y en a que 17 (moins des deux-tiers) à être nés sur place et n'avoir pas bougé: 5 sont revenus après un temps de migration et 6 sont nés ailleurs.

Cela signifie que 89% des hommes adultes de notre échantillon vivent hors de leur terroir d'origine, ce qui paraît un record assez exceptionnel (carte 1, tableau 1).

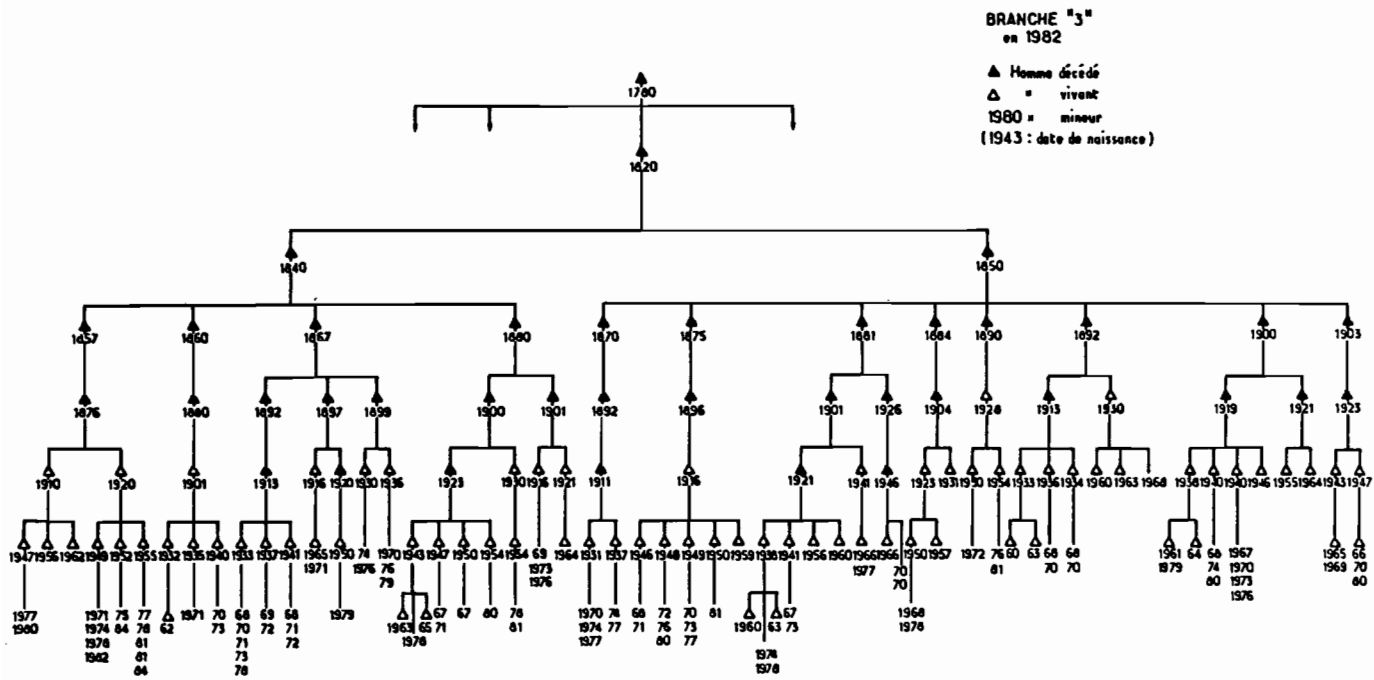
Tous ne sont pas partis très loin: 9 vivent dans la ville de Kara, à 10 kilomètres de là; 6 sont éparpillés dans les préfectures à dominante kabyè de la Kozah et de la Binah; 2 à Bassar et 1 au sud de Bafilo complètent la Région de La Kara, qui n'a donc retenu que 18% de ce lignage, alors que 19% vivent dans la Région Centrale (dont 8% dans la ville de Sotouboua et 6% dans le seul village de Babadé, un peu au nord de celle-ci) et 52% dans celle des Plateaux (20% dans les villages - surtout les hameaux périphériques - qui s'échelonnent le long de la route Kpalimé-Atakpamé, 10% à Badou, 7% à Kpalimé..). Lomé, que je m'attendais au départ à trouver en forte position, n'a recueilli que 5% de ces hommes, à peine plus que le Ghana (4%).

Cette distribution n'est pas toujours celle de "migrants" effectifs: le tiers des résidents de Badou, le quart de ceux de Sotouboua et de Babadé y sont nés. Ce sont les "secondes générations" d'un mouvement migratoire commencé il y a plus d'un demi-siècle.

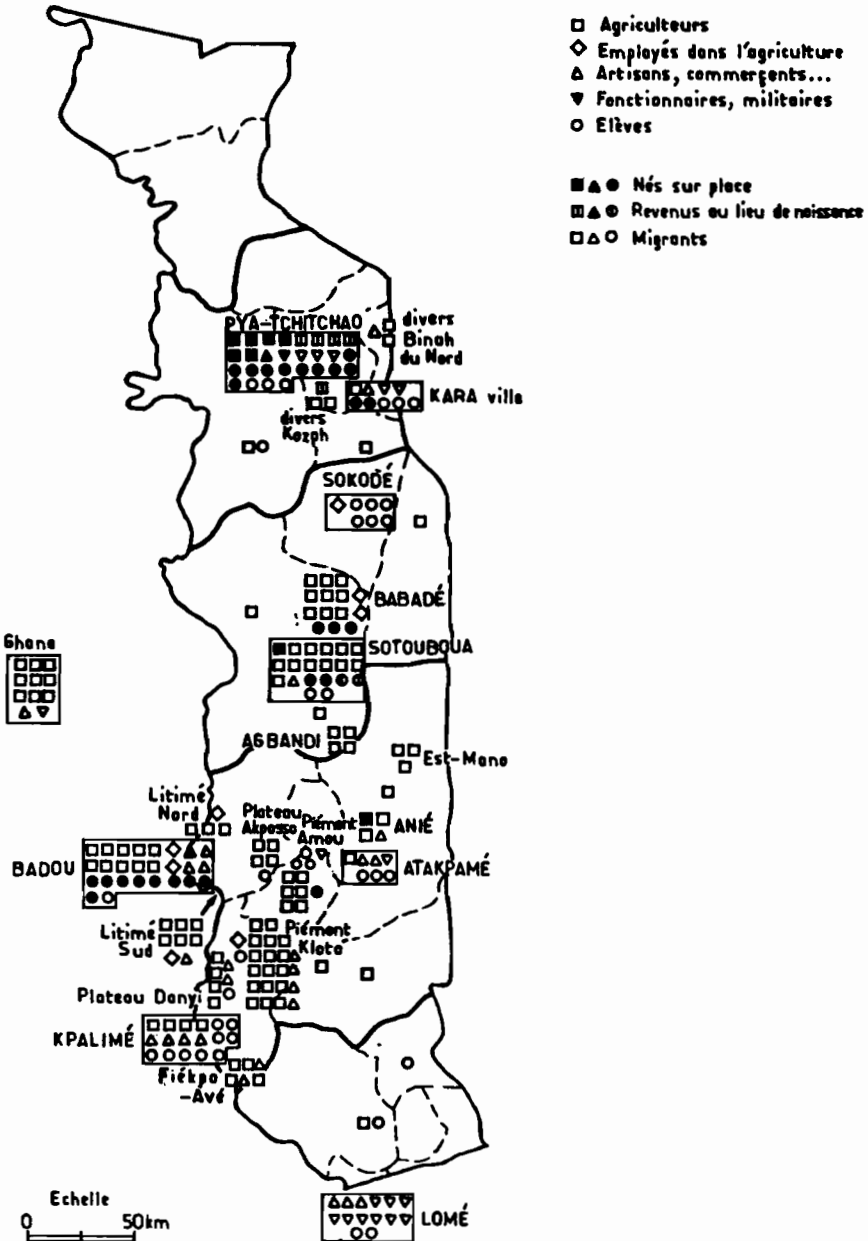
*

* *

Figure 1. Arbre généalogique de notre échantillon.



Carte 1. Répartition spatiale des 254 hommes adultes.



Les activités de ces hommes expliquent largement leur répartition spatiale. Une nette majorité est composée de cultivateurs (52%), auxquels on peut ajouter 3,1% d'"employés du secteur agricole" (administrateurs de coopératives rurales, encadreurs d'organismes de développement agricole comme la SRCC,..). Le second groupe par l'importance numérique est celui des élèves (26,4%), très loin devant les artisans et commerçants: 11,4% (deux "acheteurs" de café et cacao, un commerçant en planches et un en chèvres; cinq chauffeurs de taxi, en ville et en brousse et vingt artisans: six maçons, neuf menuisiers, quatre mécaniciens, un tailleur) et les fonctionnaires et militaires (y compris gendarmes, policiers et douaniers) - les uns et les autres jamais d'un rang bien élevé: 7,1%, dont deux ou trois sont déjà à la retraite ⁽¹⁾.

La moitié des fonctionnaires et militaires vit à Lomé (soit les deux-tiers de ceux qui y résident) et un tiers dans la Kara (notamment les retraités, installés à Pya ou à Kara-ville). Les artisans et commerçants sont pour près de la moitié à Kpalimé et dans les villages du Kloto. Les élèves sont à Badou (15%), Kpalimé (13%), Sokodé (9%), Sotouboua (9%), Kara (7%), Atakpamé (4%) et Lomé (2%), mais leur principale concentration (19%) se trouve dans les villages d'origine, Pya ⁽²⁾ et Tchitchao: ils y forment près de la moitié des résidents de notre échantillon, résidents que l'on peut supposer fort précaires.

Il n'y a donc que 8% des paysans à y être restés -ou revenus- (âgés en moyenne de 60 ans), contre 22% vivant dans la Région Centrale (âge moyen: 55 ans) et 54% dans la Région des Plateaux (âge moyen: 43 ans). La migration kabyè est restée, très massivement, une migration rurale.

La répartition des activités par âge amène cependant à penser que l'avenir pourrait être différent (tableau 2):

¹Un ancien militaire redevenu paysan a été considéré comme agriculteur.

²Pya a un excellent lycée, "retombée géographique" du fait présidentiel.

Tableau 2. Répartition des activités par âge.

Age	Cultiv.	Employés agric.	Artisans commer.	Fonct. militai.	Elèves	TOTAL
16-19	1				47	48
20-24	8	1	3	1	20	33
25-29	8	5	7	4		24
30-39	28	2	10	5		45
40-49	38	1	9	4		52
50-59	14		2	3		19
60-69	13	1		1		15
70 et +	18					18

Parmi les plus âgés, les paysans dominent de façon écrasante: 87% des plus de 50 ans, 73% des 40-49 ans (devant un sixième d'artisans), 62% encore de 30-39 ans (face à près d'un quart d'artisans-commerçants). Mais la proportion se renverse chez les jeunes: un tiers seulement parmi les 25-29 ans, un quart parmi les 20-24 ans, bien que les autres professions restent très minoritaires. Ce qui est frappant est la scolarisation massive des jeunes : la totalité des moins de 20 ans (sauf un agriculteur de 19 ans), près des deux-tiers des (20-24 ans). Si les aînés, les plus de 30 ans, sont pour les trois-quarts paysans et ruraux (même s'ils résident dans - ou à la périphérie - de petites villes à dominante agricole, comme Badou et Sotouboua), les jeunes le sont de moins en moins et, par le biais de l'école, vivent de plus en plus en milieu vraiment urbain.

Il n'y a cependant pas antinomie absolue entre scolarisation et agriculture: si aucun paysan de plus de 55 ans n'a été à l'école, et bien peu parmi les plus de 30 ans, on en trouve tout de même un cinquième parmi les 30-54 ans à avoir fréquenté l'école primaire (dont plusieurs le CM1 ou CM2, les plus âgés ayant respectivement 46 et 52 ans) et davantage parmi les plus jeunes, dont quelques-uns (rares il est vrai) ont même goûté le secondaire (une 6^è et une 3^è de 20 ans tous les deux). Les fonctionnaires et les militaires sont pratiquement tous alphabétisés (sauf le plus vieux, cantonnier retraité; le plus âgé des lettrés, ancien caté-

chiste protestant, a été promu chef de canton), la majorité des artisans et commerçants -surtout des jeunes- l'est également. On notera que les enfants de ces catégories (relativement) urbanisées ne redeviennent presque jamais paysans. Les jeunes - il ne s'agit plus d'enfants - scolarisés le sont presque tous dans le secondaire classique, avec comme classe médiane la 3ème ⁽¹⁾.

La mutation spatiale des Kabyè est, on l'a vu, exceptionnelle. La mutation professionnelle ne s'est guère accomplie, mais la plus jeune génération paraît massivement disposée à le faire.

III - LES CHEMINS DE LA MIGRATION

Sur les 132 cultivateurs, 8 seulement vivent là où ils sont nés (6 à Fya ou Tchitchao, 1 à Sotouboua, 1 à Anié) et quatre y sont revenus définitivement (3 à Fya-Tchitchao, 1 à Pébéda - village du sud-ouest de la Kozah). Les autres -91%- vivent donc dans un lieu de transplantation, après une ou plusieurs migrations. On peut dénombrer ainsi 206 mouvements migratoires⁽²⁾, qui forment un écheveau assez complexe mais où de grandes lignes de force apparaissent nettement (carte 2) ⁽³⁾.

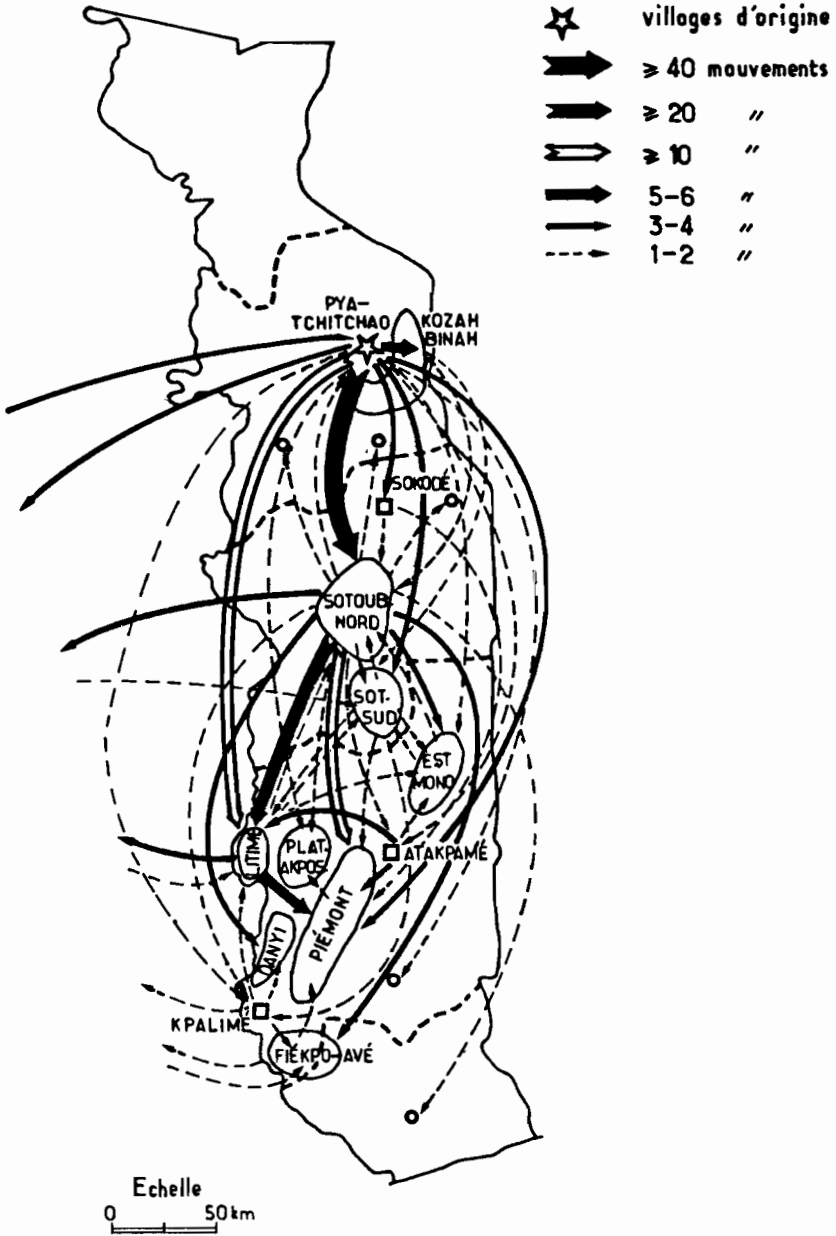
Les villages d'origine -Fya et Tchitchao- ont été le point de départ de 81 déplacements (soit 39%), Sotouboua et le village voisin de Babadé de 67 (33%), Badou et le Litimé de 9%, Agbandi et Tchébébé (au sud de la préfecture de Sotouboua) de 4%, soit 85% des mouvements de départ de quatre zones. Les destinations sont plus diversifiées: 55 mouvements (27%) se sont dirigés vers Sotouboua et Babadé, 44 (21%)

¹Un seul est élève au centre de formation agricole de Tové.

²Dont une vingtaine avant l'âge adulte, l'enfant accompagnant ses parents dans la migration.

³Nous reprenons ici les grandes zones d'accueil définies par A.M.Pillet-Schwartz (op.cit, p.93), en subdivisant plus finement son "sud-ouest".

Carte 2. Mouvements migratoires des agriculteurs.



vers Badou et le Litimé⁽¹⁾ 17% vers les villages du Piémont du Kloto et de l'Amou, 7% au Ghana, 5% vers Agbandi-Tchébébé...: 77% des mouvements sur cinq destinations. Des flux principaux apparaissent donc: de Pya-Tchitchao vers Sotouboua-Babadé (45 migrations, soit 22%), de cette dernière zone vers Badou et le Litimé (11%) ou vers le Piémont Kloto-Amou (7%), ou encore de Pya-Tchitchao vers le Litimé (5%): 45% en quatre courants migratoires principaux, tous les autres étant nettement moins massifs, dessinant des entrecroisements compliqués.

56 de nos cultivateurs, -47% de ceux qui vivent en diaspora- sont repartis pour une deuxième migration⁽²⁾. Les mouvements sont cette fois nettement plus éclatés car il s'agit d'une redistribution entre zones d'accueil, à partir, principalement, de Sotouboua-Babadé (50% des départs) et, secondairement, du Litimé (11%), se dirigeant surtout vers le Piémont (20%) et le Litimé (16%) ou le Ghana (11%). 12 (10% du total) sont repartis une troisième fois et 3 une quatrième; un tiers de ces mouvements ultimes se situant à l'intérieur d'une même zone, le Litimé en particulier (carte 3).

L'explication donnée à ces mouvements migratoires est quasi unanime: "la recherche de bonnes terres"⁽³⁾, en particulier dans les riches régions forestières du Sud-Ouest, où poussent le café et le cacao, ou bien les cultures vivrières nécessaires aux planteurs de café-cacao. Le tropisme vers le Sud-Ouest est là particulièrement massif, les plaines de Sotouboua paraissant être souvent une simple étape dans le mouvement méridien.

Ces déplacements ne se font pas très jeunes: la première migration se situe, en moyenne, à 24 ans (mais si 23% des migrants ont entre 15⁽⁴⁾ et 20 ans,

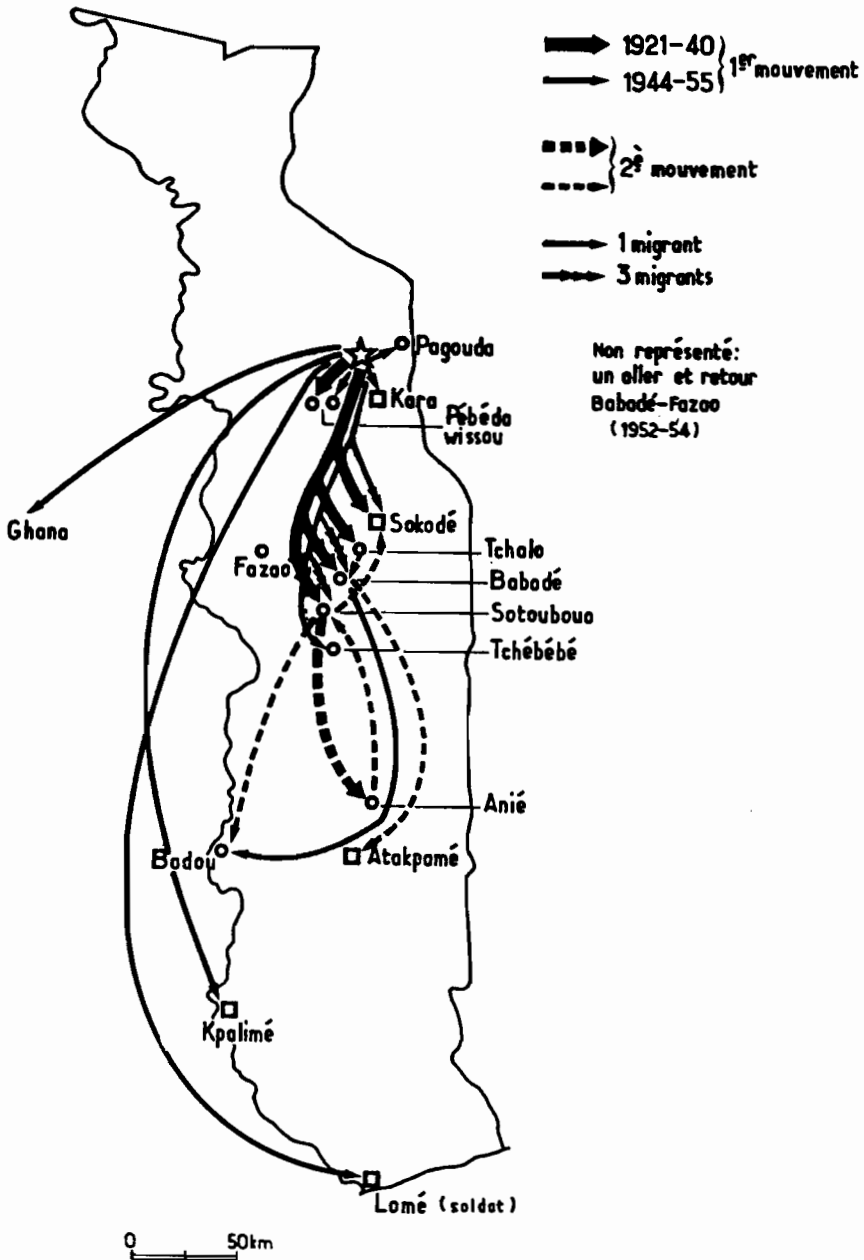
¹Y compris des mouvements internes, de Badou vers les villages du Litimé ou vice-versa.

²Non compris les retours dans les villages d'origine.

³Les autres opinions parlent de problèmes à l'intérieur de la famille ou (encore plus rarement) de questions de sorcellerie.

⁴A cet âge, ils vont rejoindre un parent, frère, cousin, oncle avant de devenir autonomes.

Carte 3. Premiers mouvements migratoires.



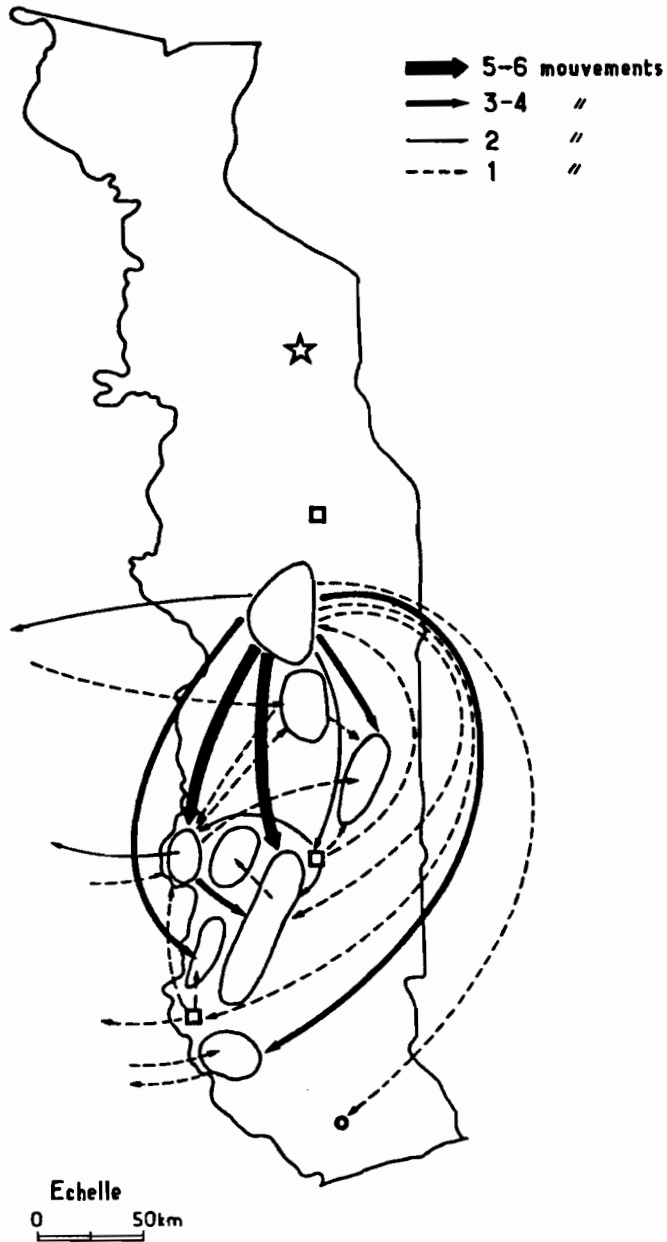
17% se placent entre 30 et 41 ans et 7% entre 48 et 52 et même 55 ans), la seconde à 35 ans (16% entre 15 et 24 ans, 13% entre 40 et 52 ans), la troisième -peu significative- à 36 ans. La première étape a duré de 1 à 4 ans dans 25% des cas, de 5 à 8 ans dans 28%, de 9 à 14 ans dans 35% et de 17 à 21 (et même une fois 31 ans) dans 12% des cas. La seconde a duré de 1 à 9 ans, avec une moyenne de 4 ans. Parmi ceux qui ne sont pas repartis de leur première implantation, une bonne douzaine sont là -c'est à dire surtout à Babadé ou Sotouboua- depuis plus de 30 ans, voire 40 ans ou même 50. L'importance des redistributions ultérieures ne doit pas masquer ce caractère majeur de la diaspora kabyè: sa durée. Rares sont les vieux migrants qui retournent au pays (par exemple pour reprendre les fonctions de féticheur de la famille); la plupart acceptent de vieillir et de mourir là où ils se sont fixés ⁽¹⁾.

Ces migrations rurales ont commencé, pour notre famille, dès 1921, par une installation à Babadé ⁽²⁾, puis en 1925 par une seconde à Sotouboua (se terminant par un retour au pays en 1980). Leurs cousins les suivent d'abord bien timidement (un en 1929, deux en 1930, un en 1935, deux en 1938, deux en 1940), avec, en 1936, la première "seconde migration" (vers Anié, le premier à se risquer aussi loin vers le sud) d'un migrant de 1930. Le mouvement prend un peu plus d'ampleur après la seconde guerre mondiale (18 entre 1945 et 1955) et surtout autour de l'Indépendance (51, soit plus du quart des migrations adultes entre 1955 et 1964). Il est resté depuis assez constant, de l'ordre de 5 à 10 départs par an (avec une proportion croissante de deuxièmes ou troisièmes migrations: la scolarisation massive des jeunes explique la diminution importante des premiers départs), comme l'indique le graphique ci-dessous. La carte 4 illustre bien comment ces migrations rurales, initialement concentrées sur les plaines du nord de Sotouboua, se sont par la suite élargies vers le sud. Les mouvements de masse vers les régions de plantation du Sud-Ouest sont donc postérieurs aux années 1955.

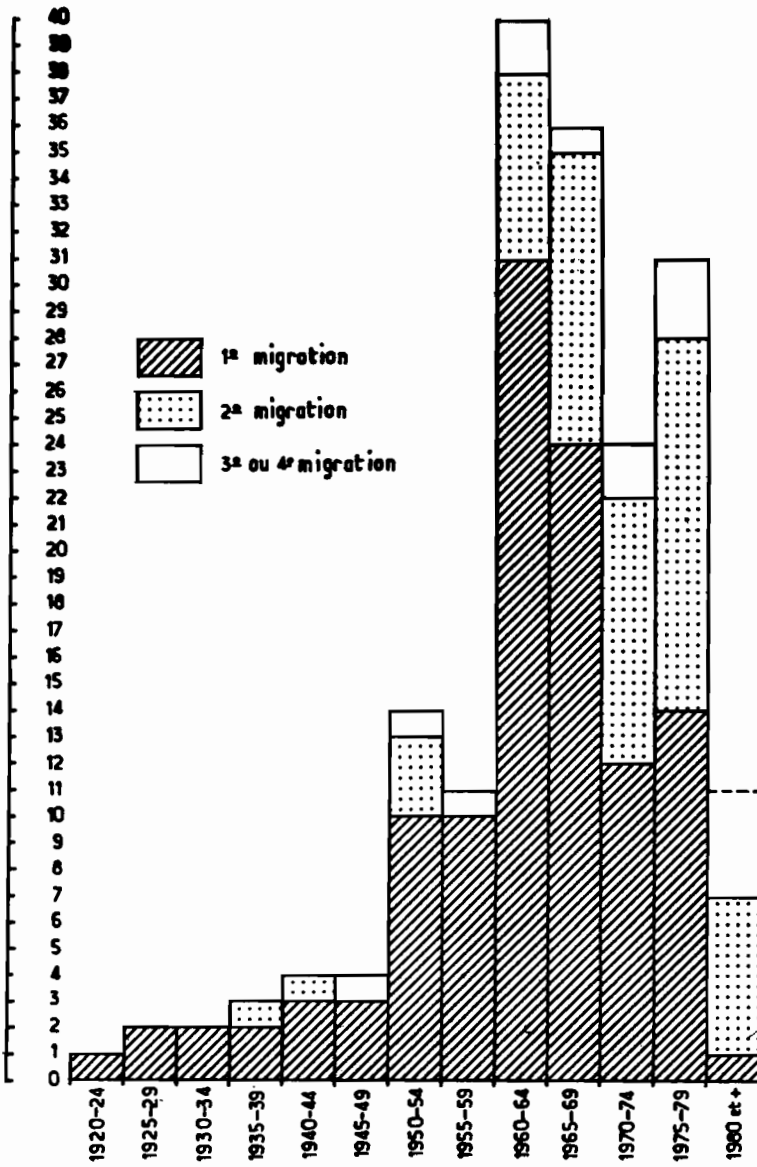
¹Le retour posthume de quelques touffes de cheveux suffisent, semble-t-il, à assurer l'inhumation symbolique dans la terre des ancêtres.

²Ce doyen des migrants, enquêté en 1979, y est mort en 1980.

Carte 4. 2^e, 3^e ou 4^e migrations des agriculteurs.
(retours aux villages d'origine exclus.)



Graphique 1. Date des migrations rurales.



Les employés des organismes d'intervention en milieu agricole, les fonctionnaires, les militaires ne font que suivre leurs ordres d'affectation. Les artisans et les commerçants ont, par contre, des migrations intéressantes, du moins à l'âge adulte, car beaucoup avaient déjà suivi un parent ou un tuteur vers 13 ou 14 ans pour aller en ville suivre un apprentissage. Ceci explique que l'origine des 52 migrations répertoriées soit aussi souvent Sokodé que les villages d'origine (25% chaque fois), devant la plaine de Sotouboua-Nord (19%) et Atakpamé (12%). La moitié des lieux d'apprentissage artisanal connus est à Sokodé, qui affirme ainsi son rôle de centre urbain majeur du Nord, loin devant Atakpamé et Lomé (12% chacune). Badou, Kpalimé, Kara, Sotouboua ... n'apparaissent qu'une seule fois. Mais nombreux sont les artisans ou commerçants qui sont allés exercer leur métier dans les villages des zones d'accueil de la diaspora: la carte de leurs migrations (carte 5) ne diffère guère de celle des ruraux que par la place qu'y tiennent les étapes citadines ¹¹.

*

* *

Les migrations scolaires sont importantes elles aussi: 39% de ceux qui vont à l'école le font à leur lieu de naissance (70% seulement de ceux-ci vivant avec leur père ou leur mère, 15% avec un oncle maternel, le reste avec un oncle paternel ou un frère). Les 61% qui se sont déplacés l'ont parfois fait avec leurs parents: 10% vivent chez leur père ou leur mère, mais 56% sont hébergés par un oncle ou une tante maternels -la patrilinéarité des Kabyè est donc loin d'être univoque- et 10% chez un oncle paternel; 7% sont chez un "tuteur", sans lien de parenté (mais en général kabyè); 5% vivent seuls, les autres chez un grand frère ou un cousin.

La distribution très large des établissements scolaires (presque tous les gros villages ont un CEG, presque tous les chefs-lieux de préfecture -et Pya- un lycée) et la circulation des jeunes scolarisés entre les membres de leur famille (avec parfois des

¹¹On ne tiendra pas compte des deux ans passés au Gabon par un chauffeur de taxi, revenu en 1977 à Lomé, d'où il était parti.

allers et retours) donne une très grande complexité aux migrations ainsi induites, où les quatre flux principaux ne représentent que 25% du total des mouvements. (carte 6)

Les origines sont plus concentrées: la plaine de Sotouboua (nord et sud) a produit 31% des migrants scolaires, le Litimé et Badou 18%, le Piémont Kloto-Amou 15%; les destinations privilégient Kpalimé, riche en collèges (20%), le piémont, avec le lycée d'Amlame (15%), Sokodé (13%) et Sotouboua (10%). Les décalages ne sont donc pas bien grands par rapport aux mouvements migratoires des adultes: les migrations scolaires restent subordonnées à celles des familles, avec le correctif de l'attaction des grands lycées urbains.

IV - LE CONSERVATISME URBAIN

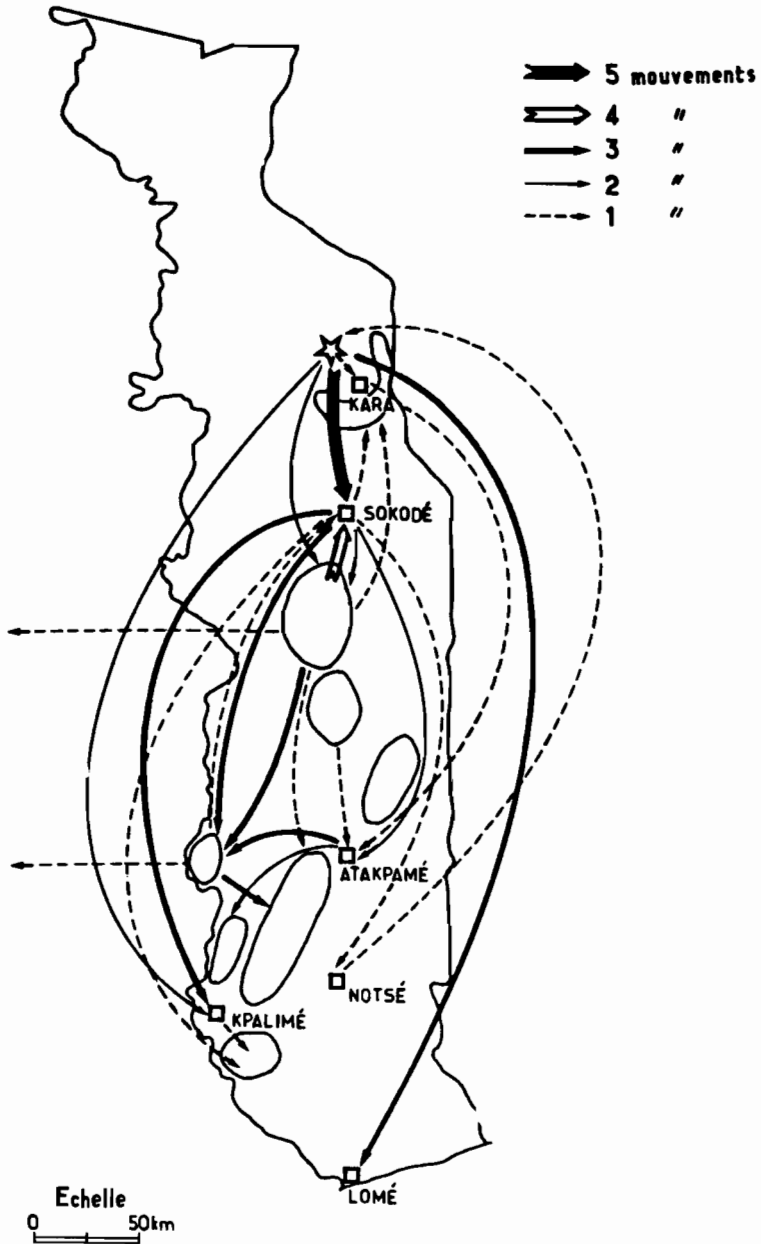
Cette extraordinaire explosion spatiale des Kabyè ne s'est cependant pas accompagnée d'une quelconque perte d'identité socio-culturelle: les migrants se sont répandus au sein des peuples du Centre et du Sud du Togo sans se fondre en eux ⁽¹⁾.

Le choix des épouses est révélateur de cet immobilisme social. Sur 272 épouses (ou veuves) de nos 166 cousins mariés (93 -56%- à une seule femme, 59 -36%- à deux, 11 à trois, 3 à quatre ou cinq), 90,5% sont Kabyè (80,1% de la région d'origine et 10,3% nées dans la diaspora, dont la moitié à Sotouboua-Babadé) et 9,6% seulement d'autres ethnies: 4,4% d'Ewe, 2,6% de Kotokoli, 1,5% de Mina, quelques Lamba, Bassar et Akposso. La plupart de ces femmes sont d'ailleurs secondes ou troisième épouses: seuls cinq maris ont pour épouses uniquement une ou deux "étrangères".

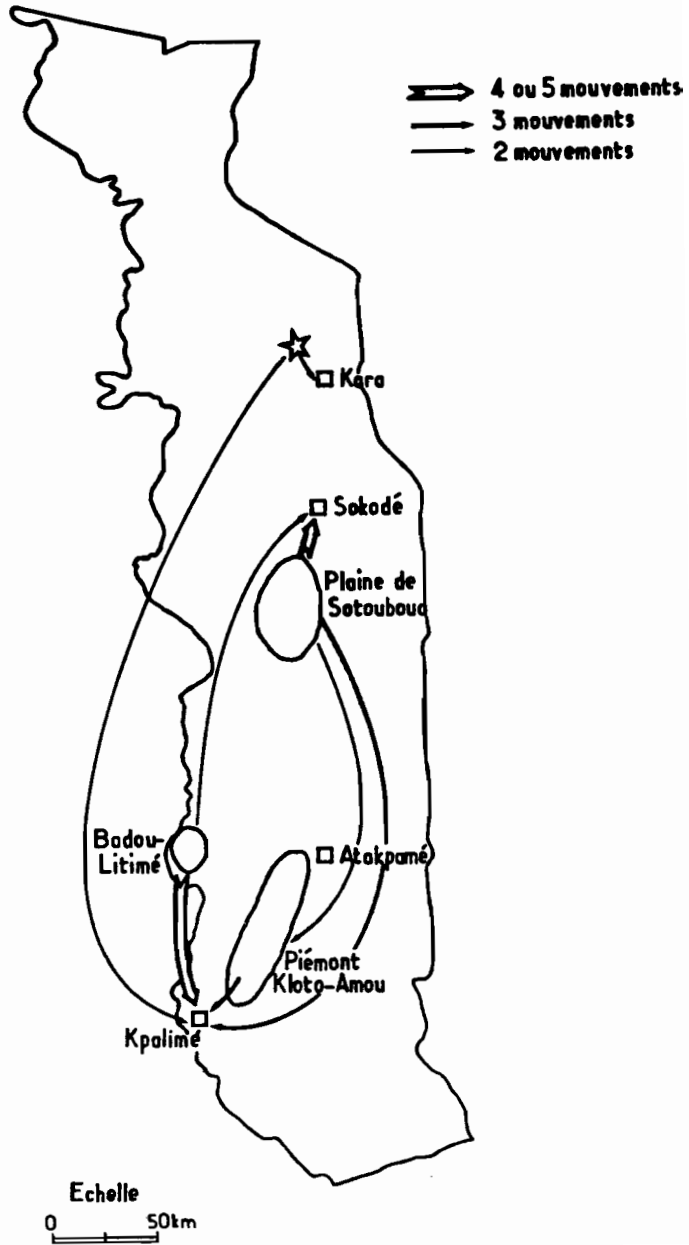
La moitié de l'ensemble des épouses vient des deux villages d'origine: Pya et Tchitchao, les autres, pour la plupart viennent des cantons proches: Lamba (7,4%), Lassa (5,9%), Soumdina (4,4%), Kouméa (2,2%), Tcharé (1,8%) (carte 7).

¹Souvent, ils vivent dans des hameaux, à l'écart des villages des autochtones.

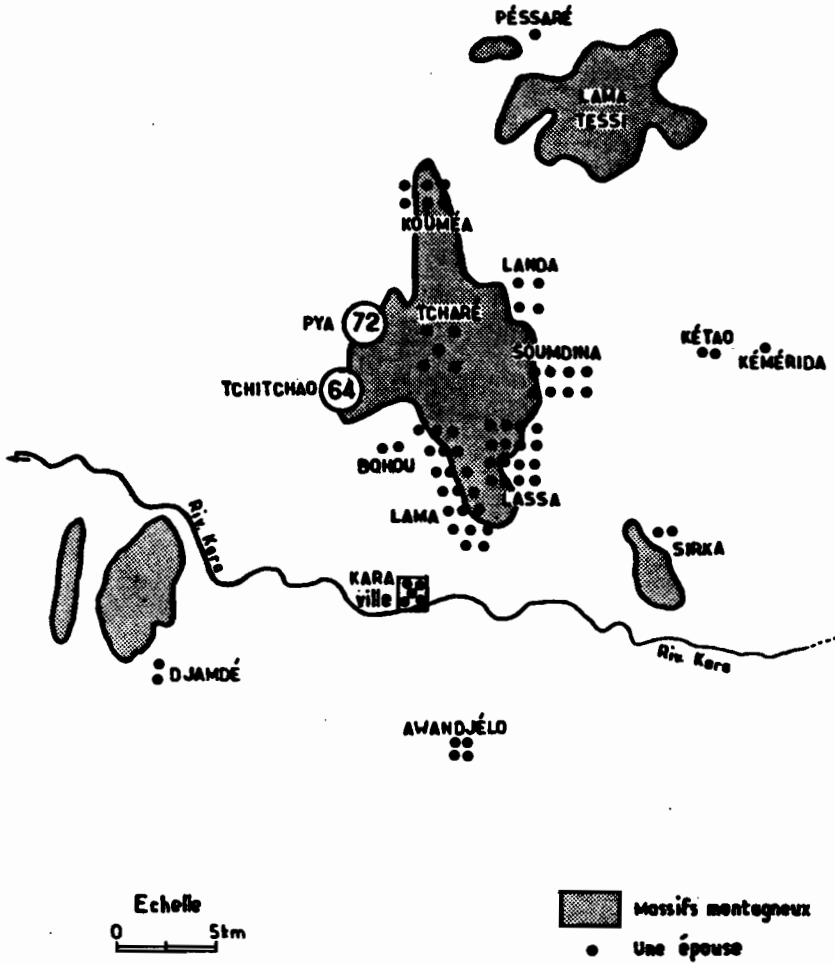
Carte 5. Migrations des commerçants et des artisans.



Carte 6. Migrations scolaires.



Carte 7. Origine des épouses kabyè.



Les gendres auxquels sont mariés les filles du lignage sont tout aussi homogènes ethniquement: 88% de Kabyè, dont 8% de la diaspora et les autres du même canton¹¹: 31% de Pya, 18% de Tchichao, 8% de Lama, 8% de Lassa, 4% de Kouméa, 4% de Kétao... face à 6% d'Éwé, 4% de Losso et 2% d'Akposso.

Le questionnaire, enfin, demandait à chacun de nommer ses amis (et amies), en laissant volontairement la définition dans le flou. 69% des hommes de l'échantillon n'ont mentionné que des amis kabyè, et 31% ont déclaré en avoir aussi d'autres ethnies. Ces derniers forment 14% du total des amis (dont près de la moitié d'Éwé, un tiers de Kotokoli, une pincée d'Akposso et de Ghanéens ...). L'âge est là un facteur important: les vieux cultivateurs, même vivant depuis longtemps en diaspora, ne fréquentent que des "compatriotes" (y compris du même lignage); les jeunes sont plus ouverts: 52% des élèves ont des amis (ou amies) non kabyè, qui forment près de la moitié du total de ceux-ci. Parmi les adultes, les amitiés inter-ethniques se nouent généralement à l'intérieur de l'activité professionnelle: ce sont les chauffeurs de taxi, les maçons, les commerçants, les encadreurs de la SRCC qui fréquentent le plus largement hors du cercle ethnique, mais toujours au sein de leurs collègues.

*
* *

On le voit: il y a eu, chez les Kabyè massivement éclatés en diaspora, une mutation spatiale sans mutation sociale. Si ancien que soit le phénomène de la migration et si durable, puisque les plus âgés acceptent de vieillir et de mourir loin de leur terre natale et que les plus jeunes en sont à la deuxième ou troisième génération née en migration, les structures essentielles de la société kabyè ne paraissent pas avoir été profondément affectées. Les "paysans des pierres" (Steinbauern) des premiers explorateurs, qui paraissaient si cramponnés à leurs massifs passionnément travaillés, les ont quittés, ont délaissés

¹¹Il est vrai qu'il y a quelques mariages avec la cousine croisée matrilatérale, mais ces cas paraissent rares.

leurs techniques agricoles si remarquablement intensives. Mais ils sont restés des paysans, guidés dans leur marche vers le sud par la quête des bonnes terres, n'hésitant ni à s'enraciner durablement en cas de succès, ni à repartir en cas d'insatisfaction. Ils sont restés entre eux, se mariant se fréquentant entre eux. Ils restent attachés au pays d'origine, indissolublement, par des liens religieux et affectifs extrêmement puissants, qui les font revenir fréquemment au village ancestral, pour de nombreuses cérémonies, qui restent bien vivantes. Même les jeunes scolarisés, fussent-ils bardés de diplômes, doivent- bon gré mal gré- passer par tout le cursus des rites de classes d'âge: ils ne sauraient être considérés comme de vrais hommes sans avoir vécu ce qu'ont vécu tous leurs ancêtres.

Certes, la scolarisation secondaire massive de cette jeunesse risque d'introduire des facteurs de dilution sociale, par l'accès aux métiers salariés, par l'urbanisation, par la diversification des relations... Mais le mouvement ne peut être que lent: bien des jeunes agriculteurs sont passés par l'école et n'ont pas renié la terre pour autant. En ces temps de crise économique frappant durement le secteur moderne, il y a des jeunes scolarisés de notre échantillon enquêtés en 1979-1980 qui sont, depuis, redevenus paysans. Ils ne seront, dans les années à venir, certainement pas les seuls. N'est-ce pas par eux que l'on peut espérer l'essor d'une agriculture modernisée ?